

— OEILLETON —



N°1

— 16 novembre —

SOMMAIRE

Programme du jour	02
Edito	03
Le cinéma et nous	
Autour du festival	04
L'Ouilleton, un projet étudiant	
Interview	05
Claude Martin	
Critique	06
<i>Le Secret derrière la porte, Fritz Lang</i>	
Critique	07
<i>La Nuit des rois, Philippe Lacôte</i>	
Portrait	08
Alexandre Jollien	
De l'écrit à l'écran	09
<i>Retour à Reims (Fragments), Jean-Gabriel Périot</i>	
Programmation de demain	10

—PROGRAMME DU JOUR—

Retour à Reims (Fragments) 9h30

Jean-Gabriel Périot

La nuit des rois 14h00

Philippe Lacôte

Bonne mère 14h15

Hafsia Herzi

D'après Arnal, itinéraire d'un crayon rouge 17h00

Christophe Vindis

Rien à foutre 18h00

Julie Lecoustre et Emmanuel Marre

Presque 20h30

Bernard Campan et Alexandre Jollien

Entre deux trains 21h00

Pierre Filmon

CGR Lapérouse . Cinéma Salle Arce . CGR Les Cordeliers

EDITO

Choisir des films, c'est compliqué. Surtout quand 47 réalisations vous attendent de pied ferme.

« J'aime pas les comédies », « mais vous pensez que ça donnera envie de lire si on fait ça ? »

Bien sûr, tout ne vient pas si simplement. Parce qu'on tente de se mettre d'accord, de s'organiser pour la rédaction ou encore d'avoir de la créativité quant au journal.

Et finalement on ne peut pas oublier qu'il y a une grande dépense d'énergie et de la passion derrière le choix des courts et longs métrages de la part des organisateurs du festival, puis derrière la réalisation de ces derniers, du temps, beaucoup de temps, des castings, des sacrifices, des métiers invisibles, des tournages parfois difficiles, et une fois de plus, une passion ...

Somme toute, est-ce qu'on a pas tous un truc en commun ? Trouver ce qui nous anime, essayer cette chose, l'exercer, la garder pour soi ou bien oser la montrer ?

Nous, on adore la littérature. Et plein d'autres formes d'arts ... et parmi elles, le cinéma, qui nous intrigue. Évidemment, on a pas tous le même engouement pour le grand écran mais impossible de rester indifférent, et c'est bien qu'il nous fascine.

Alors à 7 devant le 7ème art, partons à la découverte d'une variété de productions, soyons attentifs à ce que notre sensibilité nous fait voir et partageons une partie de la culture ...

Les rédacteurs de ce journal, étudiants de Lettres Modernes à Champollion.

—AUTOUR DU FESTIVAL—

UN PROJET ETUDIANT

Eli, Laura, Mathilde, Louis, Sylvain, Mélanie, Aricia : c'est notre petite équipe. Nous sommes en 3ème année de lettres modernes et réunis pour proposer chaque jour du festival Les Oeillades un journal, pendant 6 jours. Il s'agit, tout comme les années précédentes, de l'Ouilleton.

Accompagnés de notre professeur Mélanie Jorba et dans le cadre du cours d'écriture critique, nous vous proposerons des critiques à propos des longs et courts métrages que nous aurons choisis de voir, des portraits d'artistes, des entretiens, des analyses mêlant littérature et cinéma et pourquoi pas vos avis sur les films – après tout, l'écriture est toujours en partie liée au regard du spectateur ou du lecteur !

C'est bien parce que l'écriture est notre première passion que nous tenterons de la mettre au service de ces œuvres cinématographiques afin de vous offrir une rédaction la plus juste possible.

Nous travaillons sur cette 25ème édition du festival avec attention et plaisir et nous souhaitons vous transmettre notre réceptivité et notre intérêt à l'égard du cinéma. Cette expérience nous permet à la fois de créer une proximité entre l'art, la culture et vous qui lisez ce journal, et à la fois de développer un esprit critique.

En espérant que vous preniez autant de plaisir à découvrir nombre d'œuvres variées, de pensées de réalisateurs, de photographes et d'autres et que vous profitiez de cet univers de passion.

INTERVIEW

CLAUDE MARTIN

Q : Pouvez-vous nous parler de l'origine du festival et de l'association ?

R : L'association qui pilote le festival s'appelle Cinéforum et a été créée en 1989. Elle était basée sur une thématique audiovisuelle et de TV jusqu'en 1996 (il s'agissait de rencontres de télévisions sur le JT, des reportages européens...), et c'était plutôt des rencontres avec des hommes et des femmes de la TV que portées sur le cinéma. Puis on a eu l'idée de faire des soirées cinéma, qui nous a donné ensuite l'idée du festival du cinéma, en 1997 ; et c'est un festival qui perdure. Au début des années 2000 on a fait quelques rencontres de TV scientifiques avec le CRNL, ça a duré 5-6 ans. Puis on a uniquement conservé la thématique du cinéma. Mais vous vous doutez que cela change le calibre : faire une soirée et monter un festival, ce n'est pas la même cuisine. C'est une charge de travail, il faut chercher les 40 films, faire venir une quarantaine de personnes, trouver des distributeurs... On est une quarantaine actuellement pour faire fonctionner le festival. Ce ne sont pas des gens de l'extérieur, mais des gens qui appartiennent à l'association. Il n'y a pas non plus de permanents, c'est un des rares festivals uniquement constitué avec des bénévoles.

Q : D'où vient le nom ?

R : Il a été donné tout au début, lors de la 2ème année, au cours d'une réflexion. À l'époque, c'était le « festival du film français » qui n'avait pas spécialement de nom, et quelqu'un a proposé « Les Cailles ». C'est aussi un clin d'œil. En vérité on trouvait que ça faisait très festival agricole au début [rires], car c'est un raisin de Gaillac, mais finalement cela a été accepté. Puis c'est original car cela n'apparaît pas dans d'autres festivals. Mais moi je n'y suis pour rien, ce n'est pas moi qui l'ai présenté [rires].

Q : Comment est construite la programmation ? Combien de temps est nécessaire ?

R : Il y a des temps différents tout au long de l'année. Avant de parler de programmation, on commence par un temps où on va fabriquer des dossiers à destination des collectivités publiques pour faire fonctionner le festival (cela correspond au début de l'année civile). Par exemple, pour se faire financer le festival de 2022, on a déjà dû poser le dossier en septembre. Ensuite, on gère la programmation, et cela démarre à partir de Cannes. Si des projets sont répétitifs d'année en année on peut les gérer à n'importe quelle période, mais pour les nouveautés, ça démarre au niveau du Festival de Cannes. Là-bas on voit les films qui nous intéressent, et c'est aussi le début des rencontres avec les organisateurs. La production essaye de vendre le film à un/des distributeur(s), qui sont chargés de vendre le film. Les exploitants comme ceux d'Albi, interviennent dans la gestion ou la diffusion d'un film.

Nous, on rencontre les distributeurs car ce sont eux qu'on contacte pour leur demander ce qu'ils ont comme films à nous donner. Ils nous font leurs propositions mais on ne choisit pas sans les voir. Une deuxième façon de voir les films c'est de participer à des festivals, comme Angoulême. Une troisième c'est d'aller directement chez le producteur, qui a souvent une petite salle de projection, mais il faut aller à Paris pour ça. Sinon, parfois les distributeurs organisent des conventions : ils disent à tous les exploitants que tel weekend il y a une convention, et que là un certain nombre de films sera disponible. Mais 75% des films que nous voyons nous parviennent sous forme de liens. Pour faire nos choix, on fait par consensus. Lorsqu'on y trouve un intérêt, ou alors, même si on est pas passionnés, on réfléchit si cela peut intéresser un grand nombre de personnes. Chacun donne son avis, c'est une intelligence collective. Mais tout le monde ne voit pas les films dans l'association. Pour les courts métrages, on a des liens de 100-200 films, qui eux sont uniquement sélectionnés par les gens de l'association.

Q : Et à propos de l'organisation du festival ?

R : On fonctionne par commissions. On a des moments de rencontres avec tout le monde, mais surtout aussi des moments sectorisés, comme pour le choix des films. Il y a, ensuite, un travail d'accueil : on fait venir des invités, il faut donc organiser les déplacements (acheter les billets d'avions, de trains...), et cela suppose aussi l'hôtellerie, la restauration... ainsi que le suivi des invités. La communication, qui est un autre secteur, passe par papier, internet, etc. La commission « déco » où on s'occupe la décoration des lieux, de trouver les choses qui puissent rendre le festival un peu plus « sexy » [rires] même si ce n'est pas exactement ça, mais rendre plus sympa, plus coloré.. donc oui, on investit le lieu pour essayer de l'égayer, on essaye de le modifier quand on y est. On se réunit aussi, et ensuite il y a des inscriptions qui passent par internet. Chacun s'inscrit sur internet pour l'accueil, pour tel film, telle salle...

Q : Faites-vous des partenariats ?

R : Oui, alors du type institutionnels et d'autres privés. On fonctionne avec la ville, le département, la région. On a des structures qui sont « publiques » comme Mediatarn. Au niveau des instituts on a par exemple les salles de cinéma qui sont aussi des partenaires privilégiés (la Scène Nationale, CGA). L'ACREAMP, qui est l'Association de cinémas d'art et d'essai de Midi-Pyrénées, qui a 80 cinémas adhérents dans la région Midi-Pyrénées, est partenaire de certaines actions. On a aussi des partenaires privés, Pharma par exemple.

CRITIQUE

LE SECRET DERRIERE LA PORTE

Avant de pénétrer dans nos salles de cinéma et de découvrir en avant-première les nouvelles réalisations cinématographiques sélectionnées pour le festival, pourquoi ne pas, en guise d'entrée, passer le seuil avec un film qui nous invite, justement, à entrouvrir la porte ?

C'est en effet à travers une métaphore gothique de la porte et des chambres secrètes et interdites que Fritz Lang reconstruit le mythe de Barbe Bleue dans son film *Le secret derrière la porte*, paru en 1948, au cours d'une décennie où les maîtres du grand écran se passionnent pour la question de l'inconscient.

Celia, jeune américaine aisée et volatile, quitte New York pour partir en voyage au Mexique où elle tombe sous le charme d'un architecte, Mark Lamphere. Tous deux étrangement attirés l'un vers l'autre, se marient rapidement, mais lors de leur lune de miel, le comportement étrange de son époux éveille les soupçons de Celia, qui découvre peu à peu la face cachée d'un homme à la personnalité complexe plutôt inquiétante. Mark s'avère en effet être un drôle de collectionneur, reconstituant, à partir de leur mobilier d'origine, les chambres dans lesquelles de célèbres meurtres ont été commis. Mais dans l'insolite maison des Lamphere, que se cache-t-il derrière la porte de la septième chambre, volontairement close ? Il s'agira dès ce moment pour Celia d'en trouver la clé...

Le secret derrière la porte est une œuvre cinématographique riche et intrigante. L'atmosphère, envoûtante, prenante, rend propice un état de demi-conscience (dans lequel sera d'ailleurs plongée Celia), favorise la fascination, le trouble, le doute. Une certaine tension règne, annonçant tout au long du film le danger, laissant planer une menace qui ne se réalise pas pour autant.

Le thème et la métaphore de la porte sont présents de bout en bout dans le film, le seuil et l'encadrement de la porte étant présents à chaque information divulguée, comme si elles étaient justement l'ouverture permettant la révélation de ce qui était jusqu'alors tu.

Jouant également sur le symbolisme, des indices sont disséminés au fil des séquences, et l'intrigue se noue autour de deux défuntes. Un

système de répétition, de redondance procure sa complexité au scénario, comme c'est le cas dans l'avant-dernière séquence du film où un incendie réactualise le souvenir traumatique d'un incendie passé. Ces échos entre les événements se retrouvent également entre les personnages, permettant un redoublement des êtres, leur conférant une psychologie plus complexe et plus profonde. Ce sont des êtres tourmentés par leurs traumatismes, qui ne peuvent se souvenir des événements clés qu'ils ont enfoui dans leur mémoire et qui impactent et continuent d'impacter leur vie depuis ce temps. Ce redoublement est notamment visible dans la séquence onirique (pour n'en citer qu'une) du procès révé où Mark Lamphere joue à la fois le rôle de l'accusé et du procureur.

Quant à la chambre que s'apprête à ouvrir Celia, il s'agit d'un espace privé, intime, une pièce de l'ombre sur laquelle elle cherche à faire lumière, qu'elle cherche à mettre en lumière, quitte à déterrer ce qui a été enseveli dans les profondeurs de l'abîme du cœur de celui qu'elle chérit. Le drame de Fritz Lang accroche ainsi son spectateur, mais il l'invite également à se poser des questions sur son propre passé, sur ses propres portes closes.

Mélanie

CRITIQUE

LA NUIT DES ROIS

Au fin fond de la jungle ivoirienne se dresse l'une des plus grandes prisons de l'Afrique de l'Ouest. Cette prison, appelée MACA et située non loin d'Abidjan, capitale économique de la Côte d'Ivoire, est le lieu où se déroule l'action de « La Nuit des Rois », film réalisé en 2020 par Philippe Lacôte.

D'abord, un mot sur le réalisateur. Philippe Lacôte est né en 1969 à Abidjan. Adolescent, il part en France faire des études de Lettres à Toulouse. Intéressé par le cinéma et sensible à l'approche documentaire, il participe à des projets qui traitent de sujets variés : l'Allemagne des années 90 et le cinéma russe notamment. Membre actif, durant un temps, du cinéma *Le Cratère*, il initie « Le Cycle Fantastique », R.D.V. pour les amoureux du cinéma de sciences-fiction à Toulouse. En 2002, il retourne dans son pays d'origine, trois jours avant qu'une rébellion y éclate. Cette immersion donnera naissance à un nouveau documentaire, 6 ans plus tard : *Chroniques de guerre en côte d'ivoire* (2008). S'en suivront diverses productions en lien avec ces événements : *Burn it up Djassa* en 2010 ou encore *To Repel Ghost*, 2013. Son 1er long métrage, sorti en 2014 s'inscrit dans la lignée de son documentaire de 2008. Il en est de même pour son long-métrage : *La Nuit des Rois*, sortie en 2020.

C'est par un travelling aérien survolant cette jungle ivoirienne dense et qui semble sans issue, que nous accédons lentement mais sûrement jusqu'à la prison de MACA, lieu où vont se dérouler les actions de ce film. En effet, *La Nuit des Rois* est un Huit-Clos retraçant l'histoire de détenus évoluant au sein d'une mini-société recrée avec ses propres codes, sa propre organisation sociale, son propre système hiérarchique, ses rites, ses croyances etc.. Un nouveau détenu y est envoyé. Là-bas, il sera rebaptisé « Roman » et sera désigné par Barbe Noire, le « Dangoro » ou grand gourou de la MACA pour être celui qui, à la manière de Shéhérazade dans *les Mille et une Nuits*, doit raconter à tous une histoire jusqu'au petit matin.

Mélangeant univers onirique et réalisme frénétique, ce film est un jeu sur les tensions où, dans un lieu à priori dénué de culture et gouverné par la seule violence, tout oscille en fait entre gratuité et profondeur de réflexion, barbarie et poésie. En effet, par un système de récits enchâssés, nous assistons à

l'évolution d'un groupe qui nous raconte ses histoires et, par là, son histoire ; histoires qui regroupent aussi bien des mythes mondialement connus comme *les Mille et Une Nuits* et les mythes antiques que des mythes locaux liés aux croyances du peuple ivoirien et à leurs origines. Mais c'est aussi l'histoire de rencontres et de personnages qui évoluent au fur et mesure que le film avance, histoires auxquelles nous assistons et que nous comprenons nous-même au fur et à mesure en tant que spectateurs pourvus seulement d'un point de vue externe vis-à-vis des différentes étapes de l'intrigue.

À la frontière entre le réel et le monde du rêve, et ponctué d'instant riches, aussi bien artistiquement qu'émotionnellement, ce film met en lumière d'une manière pour le moins singulière la vérité historique d'une région marquée par les conflits. Philippe Lacôte nous livre ainsi un message poétique fort couplé d'un film à la portée documentariste qui ne nous laisse pas indifférent. Si l'on peut regretter quelques longueurs (du moins à mon sens), on ne peut qu'être sensible à cette mise en scène à la fois brutale et authentique d'un monde carcéral où la parole semble être aussi bien la porte ouverte aux pires actions que la seule condition d'une liberté éventuelle, d'une liberté possible.

Sylvain

— PORTRAIT —

ALEXANDRE JOLLIEN

Alexandre Jollien, né le 26 novembre 1975 à Savièse, est un philosophe et écrivain suisse.

Après avoir passé dix-sept ans dans une institution spécialisée pour personnes en situation de handicap en Suisse, il obtient une licence de lettres et une maîtrise de philosophie à l'Université de Fribourg.

Il a écrit une dizaine d'ouvrages philosophiques, dont *l'Éloge de la faiblesse* et le *Philosophe nu* pour lesquels il a reçu deux prix, le prix Montyon et le prix Psychologies-Fnac. En 2010, il a reçu le prix Pierre Simon « Éthique et Société » pour l'ensemble de son œuvre.

Proche du stoïcisme, sa philosophie de vie consiste à « accueillir les choses telles qu'elles se proposent » dont le but ultime est finalement de « conquérir la joie ». A cette recherche de liberté et de bonheur personnels, s'associe également une aspiration à l'épanouissement collectif qui transcende les barrières du « je ». Épanouissement de toute une société en respect et harmonie avec les singularités de chacun, de sorte à ce que personne ne soit mis de côté. C'est en partie la souffrance éprouvée dû à sa différence qui l'a conduit vers cette voie spirituelle.

Aujourd'hui, il est également conférencier. Handicapé de naissance, il s'interroge beaucoup sur le handicap et la différence et intervient essentiellement autour de ces thèmes en conférence.

Il a co-réalisé, avec l'humoriste Bernard Campan, le film *Presque* dont la sortie est prévue en 2022. Ce long-métrage retrace l'histoire de deux hommes que tout semble séparer, l'un valide, l'autre handicapé mais tous deux en quête de liberté. Il s'agit pour les réalisateurs, également acteurs dans cette comédie, d'aborder le thème du handicap et d'évoquer le vivre-ensemble.

***Presque* d'Alexandre Jollien et Bernard Campan, mardi 16 novembre au CGR d'Albi à 20h30.**

— DE L'ECRIT A L'ECRAN —

RETOUR A REIMS (FRAGMENTS)

Le prochain film de Jean-Gabriel est un documentaire adaptant l'essai autobiographique éponyme du sociologue et philosophe Didier Eribon.

Paru en 2009, *Retour à Reims* est un ouvrage ayant été traduit et salué dans de nombreux pays. Comme le titre l'indique, Eribon narre sa période où il est revenu à Reims, sa commune natale située au département de la Marne. Né au début des Trente Glorieuses, il se remémore de sa condition de transfuge de classe l'ayant conduit à quitter son milieu social pour effectuer ses études et devenir le sociologue français tel qu'il est connu aujourd'hui.

On parle bien d'un essai autobiographique, et non d'un roman autobiographique. Cette différence s'explique par le fait que la démarche d'Eribon vise à exprimer son expérience individuelle dans une démarche de sociologue. En effet, Eribon, en se basant sur les travaux du sociologue Pierre Bourdieu tout en s'en démarquant explicitement, effectue une auto-analyse de son parcours et de son rapport avec sa famille appartenant à la classe ouvrière. A partir de son récit personnel divisé en cinq parties, l'auteur décortique ses observations afin de déconstruire les mécanismes sociaux déterminant les notions sociologiques de domination et de reproduction sociales. Cette démarche s'éloigne ainsi d'une approche psychanalytique pour plutôt s'orienter vers une approche socio-historique du parcours individuel d'Eribon. Il en vient au fur et à mesure à poser un regard critique sur le système éducatif, la politique de la France, le milieu ouvrier qui a façonné en partie son éducation. Eribon parle également de son homosexualité et les conséquences de sa condition de genre qui subit des discriminations systémiques. En ayant recours à l'autobiographie, l'auteur écrit comment sa pensée a traversé les différentes, l'ayant conduit à se montrer critique envers la gauche des années 80, ainsi qu'à développer ses relations avec d'autres intellectuels tels que Michel Foucault et des écrivains et écrivaines comme Annie Ernaux, dont sa démarche a influencé le processus d'écriture de l'essai.

C'est en raison de ces divers partis pris que *Retour à Reims* a marqué un bon nombre de lecteurs et lectrices lors de sa publication. Parce que

s'il s'agit bel et bien d'une autobiographie, Eribon utilise les connaissances qu'il a acquises en tant que sociologue pour faire en sorte que son parcours individuel puisse parvenir à toucher les personnes appartenant aux classes populaires. L'essai autobiographique est un dispositif pour transmettre des réflexions touchant la pensée collective.

Concernant l'adaptation cinématographique par Périot, le synopsis indique que le film est narré par la voix d'Adèle Haenel. Ce choix de narration suppose que le réalisateur cherche à retranscrire le contenu du livre en usant de certains choix artistiques qui l'éloignent en partie de l'écriture d'Eribon. Aussi, le titre entier étant composé d'une parenthèse avec pour mot fragments du film laisse suggérer que l'adaptation ne cherche pas à adapter pleinement l'œuvre du sociologue, mais des éléments essentiels de l'essai autobiographique. Ce parti pris interroge ainsi quelles sont les méthodes que Périot a recours pour retranscrire les idées fondamentales de *Retour à Reims*. Quel rôle joue le montage final du film ? Quels sont les choix de réalisation effectués ? De quelle manière Didier Eribon est-il dépeint dans l'adaptation ? Est-ce que le film parvient-il à reproduire cinématographiquement les thèmes de l'œuvre originale ? Est-ce que le public n'ayant pas lu le livre sera-t-il réceptif de ce qui a été filmé ? Bon nombre de questions sur les enjeux de ce film documentaire qui ne demandent qu'à avoir des réponses une fois le visionnage effectué.

Louis

—PROGRAMME DE DEMAIN—

Un peuple 9h30

Emmanuel Gras

Pil 15h00

Julien Fournet

A demain, mon amour 15h10

Basile Carré Agostini

Si demain 18h00

Fabienne Godet

Bruno Reidal 18h15

Vincent Le Port

Mes frères et moi 20h45

Yohan Manca

Madeleine Collins 21h00

Antoine Barraud

CGR Lapérouse . Cinéma Salle Arce . CGR Les Cordeliers